

Mr. RAAFAT (Egypt) proposed that, in view of the late hour, the meeting should adjourn.

The motion for adjournment was adopted by 6 votes to 7.

The meeting rose at 1.10 p.m.

HUNDRED AND THIRTY-FOURTH MEETING

Held at the Palais de Chaillot, Paris, on Thursday, 2 December 1948, at 3.30 p.m.

Chairman: Mr. R. J. ALFARO (Panama).

37. Conclusion of the consideration of the draft convention on genocide [E/794]: report of the Economic and Social Council [A/633]

TEXT SUBMITTED BY THE DRAFTING COMMITTEE

INTERPRETATION OF ARTICLE VI (conclusion)

The CHAIRMAN stated his intention of putting to a vote the proposed addition to the Indian statement (131st meeting), which had been submitted by the Swedish delegation (132nd meeting). He pointed out that no further amendments to the Indian statement could be accepted, unless the Committee decided by a two-thirds majority to reconsider its previous decision.

Mr. SPIROPOULOS (Greece), Rapporteur, recalled that the Committee had already adopted, for insertion in the report, the statement containing the Indian interpretation of article VI. In his view, it had been quite unnecessary to do so. If differences of opinion arose with regard to interpretation of provisions of the convention, the International Court of Justice would be asked to settle them; the Court's interpretation of article VI would, he was sure, be the same as the Indian interpretation.

The Swedish representative had deemed it necessary to propose an addition to the Indian statement, in order to safeguard certain rights embodied in Swedish legislation. Sweden was not the only country facing such a difficulty, and, in any case, the competence of the International Court of Justice in the interpretation of the convention should provide a sufficient safeguard in the matter. He therefore appealed to the Swedish representative to withdraw his proposal.

Mr. PETREN (Sweden) stated in reply that, as the Brazilian delegation was also interested in the proposal, he was unable to withdraw it without first consulting the Brazilian representative. Furthermore, as there did not appear to be any divergence of view on the substance of his proposal, he could see no reason why it should not be included in the report.

Mr. DIGNAM (Australia) repeated his view, which he had expressed at the 131st meeting, that discussions on interpretations of proposals adopted by the Committee should not be allowed. He had discussed the point with several other delegations and the conclusion reached had been that the best course in the case under consideration would be to reverse the Chairman's ruling, given at the 130th meeting, that the proposal to insert in the

M. RAAFAT (Egypte) propose, en raison de l'heure tardive, l'ajournement de la séance.

Par 16 voix contre 7, la proposition d'ajournement est adoptée.

La séance est levée à 13 h. 10.

CENT TRENTE-QUATRIÈME SÉANCE

Tenue au Palais de Chaillot, Paris, le jeudi 2 décembre 1948, à 15 h. 30.

Président: M. R. J. ALFARO (Panama).

87. Fin de l'examen du projet de convention sur le génocide [E/794]: rapport du Conseil économique et social [A/633]

TEXTE SOUMIS PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

INTERPRÉTATION DE L'ARTICLE VI (fin)

Le PRÉSIDENT annonce son intention de mettre aux voix la proposition d'addition à la déclaration de l'Inde (131^{ème} séance) qui a été soumise par la délégation de la Suède (132^{ème} séance). Il fait remarquer qu'il est impossible d'accepter de nouveaux amendements à la déclaration de l'Inde, à moins que la Commission ne décide à la majorité des deux tiers de reconsidérer sa décision précédente.

M. SPIROPOULOS (Grèce), Rapporteur, rappelle que la Commission a déjà adopté, en vue de son insertion dans le rapport, la déclaration contenant l'interprétation de l'article VI donnée par l'Inde. A son avis, il était tout à fait inutile de le faire. Si des divergences d'opinion se font jour sur l'interprétation à donner aux dispositions de la convention, la Cour internationale de Justice sera invitée à les régler; l'interprétation que la Cour donnera de l'article VI sera, il en est certain, la même que celle de la délégation de l'Inde.

Le représentant de la Suède a cru nécessaire de proposer une addition à la déclaration de l'Inde, afin de sauvegarder certains droits figurant dans la législation suédoise. La Suède n'est pas le seul pays à rencontrer une difficulté de cet ordre, et, dans tous les cas, la compétence de la Cour internationale de Justice à interpréter la convention constitue une garantie suffisante en la matière. C'est pourquoi M. Spiropoulos demande au représentant de la Suède de retirer sa proposition.

M. PETREN (Suède) répond que, sa proposition intéressant également la délégation du Brésil, il ne peut la retirer sans consulter tout d'abord le représentant du Brésil. D'ailleurs, puisqu'il ne semble pas y avoir de divergence de vues sur le fond de sa proposition, il ne voit pas pourquoi il est impossible de l'inclure dans le rapport.

M. DIGNAM (Australie) a déjà déclaré, lors de la 131^{ème} séance, qu'il ne convient pas d'admettre les discussions sur la façon d'interpréter des propositions adoptées par la Commission. Il a discuté ce point avec plusieurs autres délégations et en est venu à conclure que le mieux, dans le cas présent, serait de revenir sur la décision prise par le Président lors de la 130^{ème} séance, de permettre la discussion d'une proposition tendant à insérer

report a statement giving the Indian interpretation of article VI was open to discussion.

The CHAIRMAN replied that, in accordance with the rules of procedure, he was obliged to put the Swedish proposal to a vote. Some delegations apparently believed that the Committee had been engaged in a discussion which was not in order. He would, therefore, be glad to take the opportunity to consult the Committee, if an appeal were made against his ruling on the Swedish proposal.

Mr. DIGNAM (Australia) formally appealed against the Chairman's decision to put the Swedish proposal to a vote.

The CHAIRMAN put the appeal to the vote.

The Chairman's ruling was upheld by 16 votes to 10, with 4 abstentions.

The CHAIRMAN called attention to the fact that, if the Swedish proposal were adopted, the text of the Indian statement, which had previously been adopted, would require a small drafting modification to combine the two proposals.

He then put to a vote the Swedish proposal for an addition to the Indian statement in the Committee's report, reading as follows:

"The first part of article VI contemplates the obligation of the State in whose territory acts of genocide have been committed. Thus, in particular, . . ."

The Swedish proposal was adopted by 18 votes to 6, with 8 abstentions.

Mr. SUNDARAM (India) explained that he had voted in favour of the Swedish proposal on the assumption that no drafting changes would be made in the Indian statement. He considered that no such changes were required.

Mr. MOROZOV (Union of Soviet Socialist Republics) stated that he had voted against the Swedish proposal. The USSR delegation did not consider itself bound by any interpretation of article VI adopted by the Committee, and, in particular, by the interpretation contained in the Swedish proposal.

Mr. ABDOH (Iran) submitted a proposal in writing on behalf of his own and the Egyptian delegations. He suggested that it might be discussed at a later stage, when the Committee's report was under consideration.

The CHAIRMAN accepted the joint Iranian and Egyptian proposal.

He then pointed out that, according to rule 82 of the rules of procedure, a vote would have to be taken on the Indian statement, as amended.

Mr. CHAUMONT (France) recalled that, at the time the Indian proposal had been made, article VI had not yet been amended to provide for the competence of an international penal tribunal in regard to genocide. The Indian delegation had therefore submitted its amendment to the first part of article VI only.

The text of the statement, as amended by the Swedish proposal, was incompatible with the principle of international jurisdiction in regard to

dans le rapport une déclaration donnant l'interprétation de l'Inde de l'article VI.

Le PRÉSIDENT répond que le règlement l'oblige à mettre aux voix la proposition suédoise. Certaines délégations semblent croire que la Commission s'est engagée dans une discussion contraire au règlement. Il va donc saisir l'occasion de consulter la Commission sur le point de savoir si elle fait appel de la décision qu'il a prise relativement à la proposition suédoise.

M. DIGNAM (Australie) fait formellement appel de la décision prise par le Président de mettre aux voix la proposition suédoise.

Le PRÉSIDENT met l'appel aux voix.

Par 16 voix contre 10, avec 4 abstentions, la décision du Président est maintenue.

Le PRÉSIDENT attire l'attention de la Commission sur le fait que, si la proposition suédoise est adoptée, il sera sans doute nécessaire de procéder à une légère modification du texte de la déclaration de l'Inde, qui a déjà été adoptée, de manière à harmoniser les deux propositions.

Le Président met ensuite aux voix la proposition suédoise tendant à ajouter le texte suivant au début de la déclaration de l'Inde dans le rapport de la Commission :

"Ce que vise la première partie de l'article VI, c'est l'obligation de l'Etat sur le territoire duquel des actes de génocide ont été commis. C'est ainsi notamment . . ."

Par 18 voix contre 6, avec 8 abstentions, la proposition suédoise est adoptée.

M. SUNDARAM (Inde) explique qu'il a voté pour la proposition suédoise, persuadé qu'aucune modification de rédaction ne sera apportée à la déclaration de l'Inde. Il estime, en effet, que des modifications de cet ordre ne s'imposent pas.

M. MOROZOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) a voté contre la proposition suédoise. La délégation de l'URSS ne se considère liée par aucune interprétation de l'article VI adoptée par la Commission, notamment l'interprétation contenue dans la proposition suédoise.

M. ABDOH (Iran) soumet une proposition écrite au nom de sa propre délégation et de la délégation de l'Egypte. Il suggère qu'elle soit mise en discussion ultérieurement, au moment où le rapport de la Commission sera examiné.

Le PRÉSIDENT accepte la proposition commune de l'Iran et de l'Egypte.

Il fait remarquer que, conformément à l'article 82 du règlement intérieur, la déclaration de l'Inde, sous sa forme amendée, devra être mise aux voix.

M. CHAUMONT (France) rappelle qu'au moment où la proposition de l'Inde a été présentée, la disposition relative à la compétence d'un tribunal pénal international en ce qui concerne le génocide n'avait pas encore été insérée dans l'article VI. C'est pourquoi la délégation de l'Inde avait soumis son amendement portant seulement sur la première partie de l'article VI.

Le texte de cette déclaration, tel qu'il a été amendé par la proposition suédoise, est incompatible avec le principe d'une juridiction inter-

genocide. The effect of the interpretation, if adopted, would be that, in all cases of genocide, the competence of an international jurisdiction, when it had come into being, would be subject to the consent or the competence of the State in whose territory the act was committed or of which the person charged with the act was a national. Such an interpretation would completely nullify the competence of an international penal tribunal, as contemplated in article VI, and as a consequence, the French Government would find it extremely difficult to accede to the convention.

The CHAIRMAN concurred in the French representative's view that the Indian statement as amended was incompatible with the provisions of article VI. He pointed out, also, that the Swedish proposal had been amended so as to make it clear that it referred to the first part of article VI only. The Committee would be at fault if it adopted a text which might lay open to doubt the jurisdiction of an international tribunal, as contemplated in article VI.

Mr. KAECKENBEECK (Belgium) entirely agreed with the Chairman. Both the Indian and Swedish proposals had been adopted on the assumption that they referred to the first part of article VI only. In joining the two texts, it would therefore be sufficient if the words "nothing in this article" were replaced by "the first part of article VI". He felt that in that instance the rules of procedure might quite well be waived, particularly as the change was merely a matter of drafting and not of substance.

Mr. RAAFAT (Egypt) was in complete agreement with the Belgian representative's view.

The CHAIRMAN felt that the situation had been sufficiently clarified. He therefore put to the vote the Indian statement as amended by the Swedish proposal and altered in the light of the observations made by the previous speakers. The amended text, to be inserted in the Committee's report, read as follows:

"The first part of article VI contemplates the obligation of the State in whose territory acts of genocide have been committed. Thus, in particular, it does not affect the right of any State to bring to trial before its own tribunals any of its nationals for acts committed outside the State."

The statement was adopted by 20 votes to 8, with 6 abstentions.

Mr. ABDOH (Iran) stated that, in view of the amendment to the text of the Indian statement which had just been adopted, the purpose of the joint Iranian and Egyptian proposal had been satisfied. He would therefore withdraw that proposal.

Mr. SUNDARAM (India) explained that he had abstained from voting on the amended text of his proposal, as he had intended his original interpretation to apply to article VI as a whole. It would be seen from the Committee's records that the Indian interpretation had not been considered until after article VI as a whole had been adopted. The text as now adopted achieved the object the

nationale concernant le génocide. Si cette interprétation est adoptée, elle aura pour conséquence que, dans tous les cas de génocide, la compétence d'une juridiction internationale, une fois celle-ci instituée, sera subordonnée au consentement de l'Etat sur le territoire duquel l'acte aura été commis ou dont l'accusé sera ressortissant, ou devra céder le pas à la compétence dudit Etat. Cette interprétation réduira complètement à néant la compétence d'une cour criminelle internationale visée à l'article VI; en conséquence, le Gouvernement français ne pourra que très difficilement donner son adhésion à la convention.

Le PRÉSIDENT estime, comme le représentant de la France, que la déclaration de l'Inde, ainsi amendée, est incompatible avec les dispositions de l'article VI. Il fait également remarquer que la proposition suédoise a été amendée pour bien préciser qu'elle ne s'applique qu'à la première partie de l'article VI. La Commission aurait tort d'adopter un texte susceptible de mettre en doute la compétence d'un tribunal international, dont il est question à l'article VI.

M. KAECKENBEECK (Belgique) partage entièrement le point de vue du Président. La proposition de l'Inde et la proposition suédoise ont toutes deux été adoptées, étant bien entendu qu'elles ne s'appliquent qu'à la première partie de l'article VI. En juxtaposant les deux textes, il suffira donc de remplacer les mots "aucune des dispositions du présent article" par les mots "la première partie de l'article VI". Le représentant de la Belgique estime qu'il s'agit là d'un cas où on peut fort bien ne pas tenir compte du règlement, étant donné surtout qu'il s'agit simplement d'une modification de rédaction et non d'une modification de fond.

M. RAAFAT (Egypte) partage entièrement le point de vue du représentant de la Belgique.

Le PRÉSIDENT estime que la situation est maintenant suffisamment claire. Il met donc aux voix la déclaration de l'Inde amendée par la proposition suédoise et modifiée en tenant compte des observations présentées par les orateurs précédents. Le texte amendé, qui serait inséré au rapport de la Commission, est le suivant:

"Ce que vise la première partie de l'article VI, c'est l'obligation de l'Etat sur le territoire duquel des actes de génocide ont été commis. C'est ainsi notamment qu'elle n'affecte pas le droit que possède tout Etat de traduire devant ses propres tribunaux l'un quelconque de ses ressortissants en raison d'actes commis hors de son territoire."

Par 20 voix contre 8, avec 6 abstentions, la déclaration est adoptée.

M. ABDOH (Iran) déclare que le texte de la déclaration de l'Inde qui vient d'être adoptée satisfait maintenant au but que visait la proposition commune de l'Iran et de l'Egypte. En conséquence, il retire cette proposition.

M. SUNDARAM (Inde) s'est abstenu de voter sur le texte amendé de sa proposition car, dans son esprit, son interprétation originale s'appliquait à l'ensemble de l'article VI. Les comptes rendus de la Commission montrent que l'interprétation de l'Inde n'a été examinée qu'après adoption de l'ensemble de l'article VI. Le texte maintenant adopté réalise ce que s'était proposé la délégation

Indian delegation had had in mind, but he would still have preferred the original proposal, which he considered more specific.

Prince Wan WAITHAYAKON (Siam) stated that he had voted for the amended text of the Indian proposal. He had been quite clear on the point that the Indian statement referred to the first part of article VI only, and he recalled that he himself had proposed (132nd meeting) the addition of those words to the Swedish proposal.

Mr. MOROZOV (Union of Soviet Socialist Republics) explained that he had voted against the amended text of the Indian statement because it did not convey the original sense of the Indian proposal, and because it included the Swedish proposal, to which his delegation was opposed.

Mr. KERNO (Assistant Secretary-General in charge of the Legal Department), speaking in regard to questions of interpretation of the provisions of the convention, which had occupied so much of the Committee's time, wished to make it clear that the convention would be open to interpretation by the States signatory to it. If differences of opinion arose in respect of any provision, the International Court of Justice would be the competent organ to give an interpretation of the text. If the text were ambiguous, the Court would no doubt consult the records of the discussion which had taken place on the text concerned. He stressed the fact, however, that that was only a secondary method of arriving at an interpretation: if the text were unambiguous, the Court would base its opinion on an interpretation of the text according to the accepted principles of international law. It would therefore be seen that questions of interpretation were of relatively little importance just then.

88. Discussion on the question of the violation by the Union of Soviet Socialist Republics of fundamental human rights, traditional diplomatic practices and other principles of the Charter

The CHAIRMAN suggested that, for the item under consideration, the time-limit should be observed by all speakers except those directly concerned in the matter, namely, the representatives of Chile, the United Kingdom, the United States of America and the Union of Soviet Socialist Republics. He asked the Committee's opinion on that suggestion.

Mr. LITAUER (Poland) considered that all representatives were equally interested in all the items on the agenda and that no discrimination should be made in the length of time allowed to speakers.

Mr. FITZMAURICE (United Kingdom) supported the Chairman's suggestion. Those representatives whose countries were directly concerned in the matter would naturally require a little more time to explain their position, while other representatives should be able to state their views within the time-limit adopted for the previous items.

Mr. AUGENTHALER (Czechoslovakia) did not think that the question was purely the concern of

de l'Inde, mais M. Sundaram aurait toutefois préféré la proposition originale qu'il trouve plus précise.

Le prince Wan WAITHAYAKON (Siam) a voté pour le texte amendé de la proposition de l'Inde. Il a bien spécifié que la déclaration de l'Inde vise seulement la première partie de l'article VI, et il rappelle qu'il a lui-même proposé (132^{ème} séance) d'ajouter ces mots à la proposition suédoise.

M. MOROZOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) a voté contre le texte amendé de la déclaration de l'Inde qui, d'une part, n'exprime pas le sens primitif de la proposition de l'Inde et, d'autre part, contient la proposition suédoise, que sa délégation ne peut admettre.

M. KERNO (Secrétaire général adjoint chargé du Département juridique), prenant la parole sur la question de l'interprétation des dispositions de la convention, question qui a occupé la Commission pendant si longtemps, désire préciser que la convention pourra être interprétée par les États signataires. Si des divergences d'opinion se font jour sur une disposition quelconque, la Cour internationale de Justice sera l'organe compétent pour donner une interprétation du texte. La Cour consultera certainement, si le texte est ambigu, les comptes rendus des débats sur le texte en question. Mais, souligne M. Kerno, ce n'est là qu'une méthode secondaire pour parvenir à une interprétation: si le texte est clair, la Cour se formera une opinion pour l'interprétation du texte d'après les principes reconnus du droit international. Il est donc évident que les questions d'interprétation présentent relativement peu d'importance pour le moment.

88. Discussion sur la question de la violation par l'Union des Républiques socialistes soviétiques des droits fondamentaux de l'homme, des usages diplomatiques traditionnels et des principes de la Charte

Le PRÉSIDENT suggère que, pour la discussion sur ce point, le temps de parole soit limité pour tous les orateurs, à l'exception de ceux qui sont directement intéressés à la question, à savoir, les représentants du Chili, du Royaume-Uni, des États-Unis d'Amérique et de l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Il consulte la Commission à cet égard.

M. LITAUER (Pologne) estime que tous les représentants sont également intéressés par tous les points de l'ordre du jour et doivent avoir des droits égaux en ce qui concerne le temps qui leur est accordé pour leurs interventions.

M. FITZMAURICE (Royaume-Uni) appuie la suggestion du Président. Les représentants des pays qui sont directement intéressés à la question auront naturellement besoin d'un peu plus de temps pour expliquer leur position, tandis que les autres représentants doivent être en mesure d'exposer leurs vues dans la limite de temps adoptée pour l'examen des points précédents.

M. AUGENTHALER (Tchécoslovaquie) ne pense pas que la question concerne seulement les quatre

the four delegations mentioned, as one of the basic principles of the Charter was involved. He thought therefore that there should be no time-limit for any representatives in the discussion of that item.

Mr. CRUZ OCAMPO (Chile) proposed that the time-limit should not apply, as he wished all representatives to have ample opportunity to state their views on the very important question at issue.

Mr. PAVLOV (Union of Soviet Socialist Republics) asked why the representatives of the United Kingdom and the United States had been mentioned among those directly concerned in the matter. The delegation of Chile had submitted a formal complaint against the Government of the Soviet Union, and therefore those two delegations were obviously directly concerned, but no formal complaint had been submitted by the delegations of the United Kingdom or the United States.

The CHAIRMAN said he had mentioned the representatives of the United Kingdom and the United States because those representatives had signified their desire to speak and had asked to be allowed extra time. Many citizens of both those countries were in the same position as the Chilean in that their Soviet wives were not allowed to rejoin them. Moreover, the United Kingdom representative had submitted an amendment to the Chilean draft resolution.

He put to the vote the proposal that there should be no time-limit on speeches in connexion with that item of the agenda.

The proposal was adopted by 15 votes to 2, with 14 abstentions.

Mr. CRUZ OCAMPO (Chile) explained why his delegation had requested the insertion of that item in the agenda. The action of the USSR Government, in preventing Soviet wives of foreign citizens from leaving their country to go and live with their husbands, constituted a clear violation of human rights, and, in the particular case of the daughter-in-law of the former Ambassador of Chile to the Soviet Union, a violation of rules of international law on diplomatic immunity.

He emphasized the importance of the problem, which, although it affected only a small number of persons directly, was the concern of all human beings in every nation, because the object of the attack was the common heritage of civilization. However serious political problems might be, they were always of transitory importance and were forever changing. The one stable factor in the ever-changing political and social systems was man, who at all times had essential vital, moral and intellectual needs.

Mankind had always been striving against tyranny and that struggle was still continuing. Although mankind had succeeded in freeing itself from some forms of tyranny, more than one-sixth of the world was still under the oppression of totalitarian systems. The struggle to complete the overthrow of tyranny would admittedly be hard,

délégations mentionnées, car c'est l'un des principes fondamentaux de la Charte qui est en jeu. Il estime donc qu'aucun représentant ne devrait voir limiter son temps de parole pour la discussion de ce point.

M. CRUZ OCAMPO (Chili) propose que la limitation du temps de parole ne soit pas appliquée à la présente discussion car il désire que tous les représentants aient toute facilité d'exposer leurs vues sur la très importante question qui fait l'objet du litige.

M. PAVLOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) demande pourquoi on a cité les représentants du Royaume-Uni et des Etats-Unis au nombre de ceux qui sont directement intéressés à l'affaire. La délégation du Chili a déposé une plainte officielle contre le Gouvernement de l'Union soviétique, aussi ces deux délégations sont-elles, de toute évidence, directement intéressées à la question; mais aucune plainte officielle n'a été déposée par les délégations du Royaume-Uni ou des Etats-Unis.

Le PRÉSIDENT indique qu'il a cité les représentants du Royaume-Uni et des Etats-Unis parce que ces deux représentants ont fait connaître leur désir de prendre la parole et ont demandé qu'il leur soit accordé plus de temps. Nombre de citoyens de ces deux pays se trouvent dans la même situation que les Chiliens en question, leurs épouses soviétiques n'étant pas autorisées à les rejoindre. En outre, le représentant du Royaume-Uni a soumis un amendement au projet de résolution du Chili.

Le Président met aux voix la proposition tendant à ce que le temps de parole ne soit pas limité pour les déclarations ayant trait à ce point de l'ordre du jour.

Par 15 voix contre 2, avec 14 abstentions, la proposition est adoptée.

M. CRUZ OCAMPO (Chili) expose les raisons pour lesquelles sa délégation a demandé l'inscription de ce point à l'ordre du jour. L'action du Gouvernement de l'URSS, qui empêche les épouses soviétiques de citoyens étrangers de quitter leur pays pour aller vivre avec leur mari, constitue une violation flagrante des droits de l'homme, et, dans le cas particulier de la belle-fille de l'ancien Ambassadeur du Chili auprès de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, ce fait constitue une violation des règles du droit international relatives à l'immunité diplomatique.

Le représentant du Chili souligne l'importance du problème qui, bien qu'il n'affecte qu'un petit nombre de personnes, est un sujet d'inquiétude pour tous les êtres humains dans le monde entier, car c'est l'héritage commun de la civilisation qui subit là une atteinte. Aussi sérieux que puissent être les problèmes politiques, leur importance est toujours passagère, et ils varient perpétuellement. Le seul élément stable des régimes politiques et sociaux toujours changeants, c'est l'homme dont les besoins moraux et intellectuels ont été de tous temps d'une importance vitale.

L'humanité a toujours lutté contre la tyrannie et cette lutte se poursuit toujours. Bien que l'humanité ait réussi à se libérer de certaines formes de tyrannie, plus d'un sixième du globe se trouve encore soumis à l'oppression de régimes totalitaires. C'est un fait admis que la lutte sera dure pour achever d'abattre la tyrannie,

but the world had a powerful weapon in the United Nations, which had been created specifically to defend human rights. Implements of war and atomic energy would not necessarily be effective weapons against tyranny, for the tyrants might also succeed in using them. The one thing incompatible with tyranny was respect for human rights and that was the specific remedy which would save civilization from totalitarian tyranny. The Constitution of the Soviet Union set forth the rights of its citizens in great detail. In his opinion, however, there was no country in the world in which those rights were less effectively applied. In the United Kingdom, by contrast, there was no legal code setting forth the rights of citizens in detail, but, in that country, each citizen enjoyed the full exercise of fundamental human rights and had access to courts which assisted him against any possible denial of such rights. Therein lay the distinction between a democracy and a tyranny.

Referring to the specific point at issue, he reminded the Committee that, during the war, Canadian, United States, United Kingdom, French and other nationals had gone to help in the fighting in the Soviet Union and had married Soviet citizens. On their return to their various countries, they had been notified of the arbitrary refusal on the part of the Soviet Union authorities to allow their wives to join them. That inhuman attitude on the part of the USSR Government was a violation of man's fundamental right to leave a given territory, a right which was a corollary of personal freedom. It was also a violation of the very object of marriage, for it destroyed a man's right to found a family and, for the first time in history, it forced a divorce on unwilling parties. It destroyed the homes established under the protection of its own laws and brought anguish and sorrow on the families concerned.

The excuse had been proffered that those measures had been dictated by the need to protect the happiness of the women concerned by preventing them from going to countries where, it was alleged, a hostile atmosphere towards the citizens of the Soviet Union existed.

In reply to that allegation he stated that it was not necessary for any Government to violate human rights in order to protect matrimonial happiness. If such were the real object of the USSR Government, it should not only allow the women who were unhappy to return to their country of origin, but it should also grant similar facilities to those who wished to leave their country in order to live with their husbands. Nowhere was an unfavourable attitude shown towards Soviet citizens merely on account of their citizenship. Where such a feeling existed, the resentment was presumably directed against agitators who sought to disrupt the social structure of the countries granting them hospitality. In such cases, however, the only party responsible was the actual Government which sent them and gave them instructions. It was, therefore, inadmissible that the result of the Soviet Union Government's own misconduct should be used to deprive its citizens of fundamental human rights and to cause irreparable damage to foreigners and their families, who had

mais le monde possède une arme puissante en l'Organisation des Nations Unies, qui a été précisément créée pour défendre les droits de l'homme. Les armes de guerre et l'énergie atomique ne seraient pas nécessairement efficaces contre la tyrannie, car les tyrans peuvent aussi réussir à les utiliser. Seul ne peut se concilier avec la tyrannie le respect des droits de l'homme, et c'est là le remède spécifique qui sauvera la civilisation de la tyrannie totalitaire. La Constitution de l'Union soviétique énonce les droits de ses citoyens avec force détails. De l'avis de la délégation du Chili, toutefois, il n'est pas de pays au monde où ces droits soient moins appliqués en réalité. Dans le Royaume-Uni, par contraste, aucun code n'énonce de façon détaillée les droits des citoyens, mais tous les citoyens jouissent du plein exercice des droits fondamentaux de l'homme et peuvent recourir aux tribunaux qui leur prêtent assistance contre tout déni possible de ces droits. C'est là que réside la distinction entre une démocratie et une tyrannie.

Abordant alors la question particulière qui est en jeu, M. Cruz Ocampo rappelle à la Commission que, pendant la guerre, de nombreux ressortissants canadiens, américains, britanniques, français et autres ont été en Union soviétique pour aider ce pays dans sa lutte; ils y ont épousé des citoyennes soviétiques. A leur retour dans leurs différents pays, le refus arbitraire des autorités de l'Union soviétique d'autoriser leurs épouses à les rejoindre leur a été notifié. Cette attitude inhumaine du Gouvernement de l'URSS constitue une violation du droit fondamental de l'homme de quitter un territoire déterminé, droit qui est le corollaire de la liberté individuelle. C'est aussi une violation des buts mêmes du mariage car elle annihile le droit de l'homme de fonder une famille et, pour la première fois dans l'histoire, elle impose un divorce à des parties non consentantes. Les foyers fondés sous la protection des lois de l'URSS sont ainsi détruits et l'angoisse et l'affliction règnent, de ce fait, dans les familles touchées par ces mesures.

On a prétexté que ces mesures avaient été dictées par la nécessité de protéger le bonheur des femmes en question en les empêchant de se rendre dans des pays où règne une atmosphère hostile aux citoyens de l'Union soviétique.

M. Cruz Ocampo répond à cet argument en déclarant qu'un gouvernement peut se dispenser de violer les droits de l'homme pour assurer le bonheur dans le mariage; si c'est ce bonheur que le Gouvernement de l'URSS a en vue, il devrait non seulement permettre aux femmes qui ne sont pas heureuses de retourner dans leur pays d'origine, mais il devrait accorder la même permission à celles qui veulent quitter leur pays pour aller vivre avec leurs maris. Les citoyens soviétiques ne trouvent en aucun pays une atmosphère qui leur soit défavorable uniquement en raison de leur nationalité; lorsqu'une telle atmosphère existe, c'est probablement que l'animosité est dirigée contre les agitateurs qui cherchent à ébranler le régime social des pays où ils sont reçus, et, dans ce cas, le seul responsable est le gouvernement qui envoie ces agitateurs et leur donne des instructions. Il est donc inadmissible que les fautes commises par le Gouvernement de l'Union soviétique aient pour effet d'empêcher ses ressortissants de jouir des droits fondamen-

believed that the Constitution and laws of the USSR would be applied.

In order to avoid any misunderstanding or any attempt on the part of the Soviet Union Government to evade its own responsibility in the matter, he wished to make it quite clear that any criticism he might make in the course of the discussion would not in any way be directed against the Soviet people or against the doctrine of Marxism. He had, on the contrary, great sympathy and admiration for the Soviet people, and, with regard to the doctrine of Marxism, he saw no evidence that it was being applied in the Soviet Union. It was, thus, only the acts of that Government that he was considering. Nowhere, in his opinion, was the distinction between the people and the government more justified than in the case of the Soviet Union. That distinction was due to the form in which the existing electoral system was being applied, for under it the people were unable to express their will freely and genuinely, and there was no freedom of the Press by which public opinion might be formed.

The facts of the case were as follows: at the time of the Moscow Conference, in March 1947, an interview had taken place between Mr. Bevin and Mr. Stalin and the USSR news services had taken advantage of that occasion to publish a resolution adopted by the Government of the Soviet Union, whereby it became unlawful for any Soviet woman married to a British subject to leave the country. Subsequently, that measure had been extended to all Soviet women married to foreigners.

He had himself been notified of that measure when, in his capacity as Ambassador of Chile, he had applied for an exit permit for the Soviet citizen Lida Liessina, the wife of his son Alvaro Cruz. That application had been refused. He would, however, consider that case separately, as it involved also an infringement of diplomatic immunity.

With regard to the violation of rights and principles, he referred to the Preamble of the Charter, in which the peoples subscribing to it announced their determination "to reaffirm faith in fundamental human rights, in the dignity and worth of the human person . . .". It was also stated, in Article 1, paragraph 3 of the Charter that one of the purposes of the United Nations was "to achieve international co-operation in solving international problems of an economic, social, cultural, or humanitarian character, and in promoting and encouraging respect for human rights and for fundamental freedoms for all without distinction as to race, sex, language or religion". The rights and freedoms referred to had not been laid down in the Charter, because the intention had not been to create them, but to proclaim a solemn pledge to safeguard their observance and extend their exercise. Nevertheless, it had been considered necessary to define the scope of some of the essential rights and, to that end, the draft international declaration of human rights had been prepared and was currently under discussion. Article 14, paragraph 2 of that Declaration stated "Everyone has the right to leave any country, including his own, and to return to his country." Article 17,

taux de l'homme, et de faire subir des préjudices irréparables aux étrangers et à leurs familles qui ont cru que la Constitution et les lois de l'URSS seraient appliquées.

Pour éviter qu'un malentendu ne se produise ou que le Gouvernement de l'Union soviétique ne tente d'échapper à la responsabilité qui lui incombe à ce sujet, M. Cruz Ocampo tient à déclarer nettement que toute critique qu'il pourra formuler au cours du débat ne sera nullement dirigée contre le peuple soviétique ni contre la doctrine marxiste. Il a, bien au contraire, une grande sympathie et une grande admiration pour le peuple soviétique; quant à la doctrine marxiste, il ne voit rien qui permette de dire que cette doctrine est appliquée dans l'Union soviétique. Ce sont des seuls actes du gouvernement de ce pays qu'il s'agit. Nulle part il n'est plus nécessaire de distinguer entre le peuple et le gouvernement qu'en ce qui concerne l'Union soviétique. Cette distinction est due à la façon dont est appliqué le système électoral existant; en réalité, le peuple se trouve dans l'incapacité d'exprimer librement ses véritables désirs, et il n'existe pas de presse libre qui puisse former l'opinion publique.

Les faits de la cause sont les suivants: lors de la Conférence de Moscou, en mars 1947, une entrevue a eu lieu entre MM. Bevin et Staline, et les services de l'information de l'URSS ont publié à cette occasion une décision du Gouvernement de l'Union soviétique interdisant à toute femme soviétique mariée à un sujet britannique de quitter le pays. Cette mesure a été étendue par la suite à toutes les femmes soviétiques ayant épousé des étrangers.

M. Cruz Ocampo a eu lui-même connaissance de cette mesure lorsque, étant Ambassadeur du Chili, il a demandé un visa de sortie pour la citoyenne soviétique Lida Liessina, qui est la femme de son fils Alvaro Cruz. Un refus a été opposé à cette demande, mais M. Cruz Ocampo examinera ce cas à part, étant donné qu'il implique, de plus, une atteinte à l'immunité diplomatique.

En ce qui concerne la violation des droits et principes, M. Cruz Ocampo rappelle que dans le Préambule de la Charte, les peuples des Nations Unies se sont déclarés résolus "à proclamer à nouveau [leur] foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine . . .". D'autre part, l'un des buts des Nations Unies est, aux termes du paragraphe 3 de l'Article premier de "réaliser la coopération internationale en résolvant les problèmes internationaux d'ordre économique, social, intellectuel ou humanitaire, en développant et en encourageant le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion". Les droits et libertés dont il s'agit n'ont pas été spécifiés dans le texte de la Charte parce que l'intention n'était pas de les instituer mais de jurer solennellement de sauvegarder et d'étendre l'exercice de ces droits et libertés. Toutefois, l'on a estimé qu'il fallait définir la portée de certains droits fondamentaux, et c'est à cet effet que l'on a rédigé le projet de déclaration internationale des droits de l'homme, qui est actuellement en discussion. Le paragraphe 2 de l'article 14 de cette déclaration établit que: "Toute personne a le droit de quitter

paragraph 3, stated "The family is the natural and fundamental group unit of society and is entitled to protection by society and the State."

Article 55 c of the Charter provided that the United Nations should promote "universal respect for, and observance of, human rights and fundamental freedoms for all without distinction as to race, sex, language or religion".

Further, the Economic and Social Council, at a meeting held at Geneva on 23 August 1948,¹ had adopted a resolution, 154 (VII) D, deploring "legislative or administrative provisions which deny to a woman the right to leave her country of origin and reside with her husband in any other".

Lastly, by Article 56 of the United Nations Charter, the Members had pledged themselves "to take joint and separate action in co-operation with the Organization for the achievement of the purposes set forth in Article 55". That proved that the United Nations was under an obligation to consider and settle the question submitted, and that the USSR could not withhold its co-operation in settling the matter.

Mr. Cruz Ocampo then went on to declare that the responsibility of the Soviet Union for the acts in question was proved by the public admission of that Government that it had in fact committed them. It had sought to evade the consequences of such responsibility, however, by claiming that those acts were within its exclusive jurisdiction.

The USSR delegation had argued that questions of nationality, marriage and displacement of individuals were within the domestic jurisdiction of States, and that therefore, under the terms of Article 2, paragraph 7 of the Charter, no United Nations body was entitled to deal with the Chilean proposal. As a general rule, any matter affecting a State's interests remained essentially within the jurisdiction of the State concerned. The State had been created to minister to certain needs of man, and hence, it was essentially for the State to deal with those matters. In practice, the State could legislate on matters affecting persons or property situated within its territory. To enjoy the respect of other countries, however, such legislation had to conform to the principles of international law, it must not impugn the existence of fundamental rights, and it must respect other international pledges. The scope of Article 2 was not explained in the text of that Article, and a general survey of the subject was needed to define its exact sense. If the Article did have the scope claimed for it, however, the international study of any subject could be barred at the whim of any country, and, obviously, that had not been the intention of the authors of the United Nations Charter.

Mr. Cruz Ocampo reminded the Committee that international law had always come up against the barrier of the domestic jurisdiction of the State. Jurists had constantly been attempting to clarify the precise meaning of that term in order to facilitate the application of international law.

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, 210th meeting.

tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays." Le paragraphe 3 de l'article 14 établit que: "La famille est l'élément naturel et fondamental de la société et a droit à la protection de la société et de l'Etat."

Le paragraphe c) de l'article 55 de la Charte prévoit que les Nations Unies favoriseront "le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion".

D'autre part, le Conseil économique et social, dans sa séance du 23 août 1948 tenue à Genève¹, a adopté la résolution 154 (VII) D qui condamne "les dispositions législatives ou administratives qui déniaient à la femme le droit de quitter son pays d'origine et de résider avec son mari dans tout autre pays".

Enfin, par l'Article 56 de la Charte des Nations Unies, les Membres "s'engagent, en vue d'atteindre les buts énoncés à l'Article 55, à agir, tant conjointement que séparément, en coopération avec l'Organisation". Cela prouve que les Nations Unies sont tenues d'étudier et de régler la question dont il s'agit et que l'URSS est tenue de coopérer à ce règlement.

M. Cruz Ocampo déclare ensuite que le Gouvernement de l'Union soviétique a reconnu publiquement qu'il avait commis les actes en question, ce qui prouve sa responsabilité. Toutefois, il a cherché à se dérober aux conséquences en prétendant qu'il avait, en la matière, un droit exclusif de juridiction.

La délégation de l'URSS a déclaré que les questions de nationalité, de mariage et de liberté de mouvement rentraient dans le cadre de la juridiction interne des Etats et que, par conséquent, le paragraphe 7 de l'Article 2 de la Charte ne permettait à aucun organisme des Nations Unies de s'occuper de la proposition du Chili. D'une manière générale, toute question qui touche aux intérêts d'un Etat relève, par essence, de la juridiction de cet Etat. L'Etat a été créé pour remplir certains besoins de l'homme et, par suite, c'est à l'Etat essentiellement qu'il revient de s'en préoccuper. En pratique, l'Etat peut légiférer sur des questions qui concernent les personnes ou les biens qui se trouvent sur son territoire. Toutefois, pour obtenir le respect des autres pays, cette législation doit se conformer aux principes du droit international et ne pas porter atteinte aux droits fondamentaux, et elle doit respecter les engagements internationaux. L'Article 2 ne définit pas la portée de ses dispositions, aussi faut-il procéder à une étude d'ensemble du sujet pour définir son sens exact. Si cet Article avait la portée réduite qu'on lui attribue, le simple bon plaisir d'un pays suffirait à empêcher l'étude de n'importe quelle question sur le plan international. Il est évident que telle n'était pas l'intention des auteurs de la Charte des Nations Unies.

M. Cruz Ocampo rappelle à la Commission que le droit international s'est toujours heurté à la barrière de la juridiction interne des Etats; les juristes ont toujours cherché à élucider le sens précis des mots "juridiction interne" afin de faciliter l'application du droit international.

¹ Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, 210^{ème} séance.

It had been found impossible to determine exactly what matters were exclusively within the domestic jurisdiction of the State. It could be ascertained, however, what subjects did not come exclusively within the jurisdiction of the State. Those subjects included all matters governed by bilateral or multilateral international agreements. Accordingly, international law, as constituted by international treaties or conventions, removed some subjects from the exclusive domestic jurisdiction of the State and transferred them to the sphere of international law. There was a current tendency to consider a matter as coming within international competence as soon as a treaty or an agreement had been signed concerning it and one of the parties demanded the fulfilment of the pledges given. A country could, obviously, refuse to recognize the competence of any international body by arguing that the matter concerned was exclusively within its own jurisdiction. That, however, did not invalidate the procedure of defining, in international law, the subjects which were not within a State's exclusive domestic jurisdiction, notwithstanding any claim to the contrary by the State concerned.

Following that method for determining the character of a matter, it could be asked whether the question raised by the Chilean delegation would fall into the category of matters covered by international agreements or conventions. If it did, the USSR delegation's contention that the matter was exclusively within its domestic jurisdiction would be refuted.

The problem submitted by Chile clearly belonged to the general sphere of human rights, as the Soviet Union delegation had also admitted, notably in the Economic and Social Council.¹ It was important to place on record the fact that the matter belonged to the sphere of human rights and that that argument had had the doctrinary support of the USSR.

Human rights had long since become a part of international law. Jurists had always justified intervention by one State in the affairs of another on the grounds of humanity, that is, whenever the life or fundamental rights of man required protection. States had frequently intervened in cases in which the lives or fundamental rights of great numbers of people in any nation had been threatened.

After the appearance of totalitarian governments, it had been realized that even majorities had to be protected against the arbitrary rule of despotic minorities. The only way whereby large numbers of victims could be protected, however, was to guarantee and develop the protection of the rights of each individual.

Human rights were consequently not the private concern of each State but the common heritage of mankind, a heritage which should be defended. The purposes of the United Nations, as stated in Article I of the Charter, were in part to achieve international co-operation in solving international problems and in promoting and encouraging respect for human rights and for funda-

S'il a été impossible de définir exactement les questions qui relèvent exclusivement de la juridiction interne de l'Etat, on a pu, par contre, définir les questions qui ne sont pas exclusivement du domaine de la juridiction de l'Etat. Ces questions comprennent tous les sujets que régissent les accords internationaux bilatéraux ou multilatéraux. Par conséquent, le droit international tel qu'il est constitué par les conventions et traités internationaux soustrait certains sujets à la juridiction interne et exclusive d'un Etat pour les faire entrer dans le domaine du droit international. A l'heure actuelle, on tend à faire entrer dans la compétence internationale tout sujet dont traite un traité ou un accord dès signature de ces instruments, pour peu que l'une des parties demande que les engagements pris soient remplis. Il est évidemment possible à un pays de refuser de reconnaître la compétence d'un organisme international en disant que la question est de sa juridiction exclusive, mais cette prétention ne diminue en rien la valeur des définitions qui classent, en droit international, certains sujets comme ne rentrant pas dans la juridiction interne et exclusive de l'Etat, quoi que puisse prétendre l'Etat en question.

Suivant cette méthode qui permet de définir le caractère d'une question, on peut se demander si la question soulevée par la délégation du Chili entre dans la catégorie des sujets visés par les conventions ou accords internationaux. S'il en est ainsi, l'assertion de la délégation de l'URSS, selon laquelle cette question appartient exclusivement au domaine des affaires internes de l'Etat, se trouvera réfutée.

Le problème soumis par le Chili appartient nettement au domaine général des droits de l'homme; la délégation de l'Union soviétique l'a reconnu elle-même, notamment au Conseil économique et social¹. Il est important de préciser que la question est du domaine des droits de l'homme et que, du point de vue de la doctrine, cette thèse est également celle de l'URSS.

Les droits de l'homme sont entrés dans le domaine du droit international depuis bien longtemps; les juristes ont toujours justifié l'intervention d'un Etat dans les affaires d'un autre lorsque cette intervention se produit en vertu de considérations humanitaires, c'est-à-dire chaque fois que la vie ou les droits fondamentaux de l'homme demandent à être protégés. Les Etats sont souvent intervenus dans ces cas où la vie ou les droits fondamentaux de groupes de personnes d'un pays donné étaient menacés.

Lorsque les gouvernements totalitaires ont eu fait leur apparition, on a compris qu'il fallait protéger la majorité elle-même contre une tyrannie imposée par une minorité despotique. Toutefois, le seul moyen de protéger un grand nombre de victimes est de garantir et de renforcer la protection des droits de l'individu.

Les droits de l'homme ne sont donc pas, pour chaque Etat, une affaire privée; ils constituent l'héritage commun de l'humanité, un héritage que l'on doit défendre. Les buts des Nations Unies, tels qu'ils sont énoncés dans l'Article premier de la Charte, sont, entre autres, d'obtenir la coopération internationale pour résoudre les problèmes internationaux et encourager et favoriser le res-

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, 210th meeting.

¹ Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, 210^{ème} séance.

mental freedoms for all mankind. By Article 55 c) the Members of the United Nations pledged themselves to promote "universal respect for, and observance of, human rights and fundamental freedoms for all". Consequently, anything relating to human rights could not legally be treated as a matter exclusively within the domestic jurisdiction of the States signatory to the Charter. The Charter also stated that recommendations might be made on those matters and hence, they might be considered and discussed.

Article 62 said that the Economic and Social Council could make recommendations for the purpose of promoting respect for, and observance of, human rights and fundamental freedoms for all. If matters relating to those rights and freedoms had been considered as essentially within the domestic jurisdiction of States, the specific provision of that Article would not have been drawn up.

Although the Chilean delegation was convinced that the provisions of the Charter meant that human rights were a subject of international law, it should be recalled that the practical application of those principles fully substantiated the Chilean argument. The Commission on Human Rights, of which the USSR was a member, had prepared a draft declaration on the subject. In view of that fact, the Soviet Union delegation's argument that those matters were within the exclusive domestic jurisdiction of each State was hardly logical.

The matter of the internal form of organization which a State wished to adopt was clearly within the exclusive domestic jurisdiction of that State. Where that internal organization disregarded the rights and freedoms of the individual, however, the United Nations had dealt with such matters and adopted resolutions, as in the case of a State which had been the object of various diplomatic bans and measures owing solely to the nature of its government, although that State had not been bound by special pledges to respect the human rights which were binding on the States Members of the United Nations. In view of that fact, it would not seem possible for the United Nations to refrain from taking action in regard to a country which was violating human rights in the face of its pledge to respect those very rights.

Mr. Cruz Ocampo then summed up his remarks as follows:

First, the complaint made by Chile concerning the USSR Government's repeated violation of fundamental human rights and freedoms by preventing the Soviet wives of foreign nationals from leaving their country in order to live with their husbands, was definitely a matter within the province of human rights;

Secondly, human rights were not a matter reserved exclusively to domestic jurisdiction. They clearly came under international jurisdiction, as was shown by the provisions of the Charter which he had quoted, and by the practical application of the fundamental principles of the United Nations in the circumstances in question;

Thirdly, as the result of international conventions and agreements, the State did not possess

pect des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans le monde entier. Par l'alinéa c) de l'Article 55, les Membres de l'Organisation des Nations Unies s'engagent à encourager "le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous". En conséquence, rien de ce qui touche aux droits de l'homme ne peut être considéré comme relevant exclusivement de la juridiction interne d'un Etat signataire de la Charte. La Charte dit également que des recommandations concernant ces questions peuvent être faites. Il s'ensuit que ces questions peuvent être examinées et discutées.

L'Article 62 dispose que le Conseil économique et social peut faire des recommandations en vue d'assurer le respect effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous. Si l'on avait estimé que les questions se rapportant à ces droits et libertés relevaient essentiellement de la compétence nationale des Etats, la disposition particulière contenue dans cet Article n'aurait pas été insérée.

La délégation chilienne est convaincue que ces dispositions de la Charte signifient que les droits de l'homme relèvent du droit international; mais il faut aussi rappeler qu'en pratique, l'application qui est faite de ces principes confirme pleinement l'argument du Chili. La Commission des droits de l'homme, dont l'URSS est membre, a préparé un projet de déclaration sur ces droits. Dans ces conditions, la délégation de l'Union soviétique peut difficilement soutenir avec logique que ces questions relèvent exclusivement de la compétence nationale de chaque Etat.

La forme intérieure d'organisation qu'un Etat a choisie relève, certes, exclusivement de la compétence nationale de cet Etat. Cependant, lorsque l'organisation intérieure de cet Etat ne tient pas compte des droits et libertés de l'individu, les Nations Unies se sont occupées de la question et ont adopté des résolutions: cela a été le cas pour un Etat contre lequel on avait prononcé, sur le plan diplomatique, diverses interdictions, uniquement en raison de la nature de son gouvernement, bien que cet Etat ne se soit pas, au préalable, engagé solennellement à respecter les droits de l'homme comme l'ont fait les Etats Membres de l'Organisation des Nations Unies. Dans ces conditions, il ne paraît pas possible que les Nations Unies s'abstiennent de prendre des mesures à l'égard d'un pays qui viole les droits de l'homme alors qu'il a pris l'engagement de respecter ces mêmes droits.

M. Cruz Ocampo résume ainsi les observations qui précèdent:

Premièrement, la plainte du Chili relative aux atteintes répétées aux droits de l'homme et aux libertés fondamentales qu'a commises le Gouvernement de l'URSS en empêchant les femmes de nationalité soviétique ayant épousé des étrangers de quitter leur pays pour vivre avec leur mari est bien une affaire qui met en cause les droits de l'homme;

Deuxièmement, les droits de l'homme ne relèvent pas exclusivement de la compétence nationale d'un Etat. Ils relèvent de toute évidence de la loi internationale, comme il ressort des dispositions de la Charte citées plus haut et de l'application qui est faite en pratique des principes fondamentaux des Nations Unies dans les cas indiqués;

Troisièmement, en raison des conventions et accords internationaux, l'Etat ne possède pas une

exclusive jurisdiction in the matter of human rights. Hence, adoption of the Chilean proposal in no way involved a violation of Article 2, paragraph 7 of the Charter, as the Soviet Union delegation had claimed.

A study of the provisions of the Charter referring to the Assembly's powers would be found to support the conclusions the Chilean representative had indicated.

Article 10 provided that the General Assembly might discuss matters within the scope of the Charter, and, except as provided in Article 12, might make recommendations to the Members of the United Nations or to the Security Council or to both on such matters.

Questions relating to human rights were obviously within the scope of the Charter. Article 14 stated: "Subject to the provisions of Article 12, the General Assembly may recommend measures for the peaceful adjustment of any situation, regardless of origin, which it deems likely to impair the general welfare or friendly relations among nations, including situations resulting from a violation of the provisions of the present Charter setting forth the Purposes and Principles of the United Nations".

Article 14 thus provided that whenever a matter seemed likely to impair the general welfare or friendly relations among nations, the General Assembly might deal with the matter, unless it were already before the Security Council. It also provided that the competence in question applied to all matters regardless of their origin and that the matters which might be considered by the Assembly included questions resulting from a violation of the provisions of the Charter, as in the case under discussion.

The words "regardless of origin" clearly indicated that no matter in which the general welfare or friendly relations among nations might be impaired could be considered as exclusively within the domestic jurisdiction of States. It would be incompatible with the existence of the United Nations if a State endangering the general welfare could resort to the defence that the matter was one exclusively within its domestic jurisdiction and thus continue its disruptive activities.

A State, which by its actions violated the purposes and principles of the United Nations, *ipso facto* prejudiced the general welfare and impaired friendly relations among nations. Consequently, the Assembly could consider such acts regardless of their origin.

Turning to a recital of the explanations offered by the Soviet Union Government for the acts under consideration, Mr. Cruz Ocampo stated that the USSR delegation at Geneva had attempted to justify its actions on the grounds of national security.¹ The most serious aspect of that statement was the threat that the Soviet Union Government would continue to deal with the question without any regard for international pledges. That statement was, however, only an expression of that

jurisdiction exclusive en matière de droits de l'homme. Par conséquent, l'adoption de la proposition du Chili ne constituerait en aucune manière une violation du paragraphe 7 de l'Article 2 de la Charte, comme le prétend la délégation de l'Union soviétique.

Toute étude des dispositions de la Charte relatives aux pouvoirs de l'Assemblée confirmerait les conclusions du représentant du Chili.

L'Article 10 dispose que l'Assemblée générale peut discuter toutes affaires rentrant dans le cadre de la Charte et, sous réserve des dispositions de l'Article 12, formuler sur ces affaires des recommandations aux Membres de l'Organisation des Nations Unies, au Conseil de sécurité, ou aux Membres de l'Organisation et au Conseil de sécurité.

Les questions relatives aux droits de l'homme entrent, de toute évidence, dans le cadre de la Charte. L'Article 14 déclare que: "Sous réserve des dispositions de l'Article 12, l'Assemblée générale peut recommander les mesures propres à assurer l'ajustement pacifique de toute situation, quelle qu'en soit l'origine, qui lui semble de nature à nuire au bien général ou à compromettre les relations amicales entre nations, y compris les situations résultant d'une infraction aux dispositions de la présente Charte où sont énoncés les buts et les principes des Nations Unies".

L'Article 14 dispose donc que chaque fois qu'une affaire semble de nature à nuire au bien général ou à compromettre les relations amicales entre nations, l'Assemblée générale peut en discuter, à moins que le Conseil de sécurité n'en soit déjà saisi. Il dispose également que la compétence de l'Assemblée s'étend à toutes les affaires, quelle qu'en soit l'origine, et que, dans les affaires qui peuvent être soumises à l'Assemblée, on comprend les questions soulevées par une infraction aux dispositions de la Charte, comme dans le cas actuellement à l'examen.

Les mots "quelle qu'en soit l'origine" indiquent clairement qu'on ne peut considérer comme relevant uniquement de la juridiction intérieure des Etats aucun cas qui soit de nature à nuire au bien général ou à compromettre les relations amicales entre nations. Il serait incompatible avec l'existence même de l'Organisation des Nations Unies qu'un Etat qui menace le bien général puisse, pour se défendre, prétendre que le cas relève exclusivement de sa juridiction intérieure et poursuivre son action subversive.

Un Etat qui, par ses actes, viole les buts et les principes des Nations Unies, nuit, de ce fait même, au bien général et aux relations amicales entre les nations. L'Assemblée peut donc examiner de tels actes quelle qu'en soit l'origine.

Enumérant les explications données par l'URSS au sujet des actes considérés, M. Cruz Ocampo rappelle qu'à Genève, la délégation de l'URSS a justifié l'attitude de son Gouvernement par des considérations de sécurité nationale². Ce qu'il y a de plus grave dans cette déclaration, c'est la menace qu'elle implique, de voir le Gouvernement de l'Union soviétique continuer à régler lui-même cette question sans se préoccuper aucunement d'engagements internationaux. Mais

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, 207th meeting.

² Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, 207^{ème} séance.

Government's feudalistic idea of sovereignty. The same attitude, which had helped to retard the formation of modern States, was now appearing as a barrier to the progress of international organization.

That reactionary conception was to be explained by the fact that a country's international policy was only an external projection of its domestic policy.

The USSR delegation, in opposing the Economic and Social Council's resolution 154 (VII) D, had argued that its country had no laws limiting the right of wives of foreign citizens to leave the country.¹ That was in effect a recognition of the justice of the Chilean complaint that without any justification wives of foreigners were prevented from leaving the Soviet Union.

In the Economic and Social Council the USSR delegation had stated that while there was no law in the Soviet Union forbidding men or women to leave the country, each case was considered individually.² Mr. Cruz Ocampo said that he had, indeed, not been able to find a law forbidding Soviet citizens to leave their country, although he had been informed by USSR authorities that in the case of his daughter-in-law, their decision had been based on a "general measure", and that if that person were permitted to leave, the Government would have to allow all women married to foreigners to leave. Thus the reference to the "individual consideration" to be given to each case did not correspond to the facts.

It could not be concluded, however, that no Soviet woman married to a foreigner could leave her country, since many had been allowed to do so. It rather seemed to be more a question of privileges granted to those favoured by the bureaucracy of the Soviet Union.

The only explanation for the conduct of the USSR authorities was that it represented a modern version of Czarist autocracy. The Soviet Union delegation in Geneva, however, had also claimed that the purpose of such refusals was to protect the Soviet wives of foreign nationals who on leaving their country, were exposed to police supervision and treatment wounding to their patriotic feelings. That argument, by which the question became one of a simple *de facto* attitude on the part of the USSR Government, was a further weak attempt to justify the violation of human rights which that Government had pledged itself to respect.

Although many of its acts were of Czarist inspiration, the attitude of the USSR Government was in many cases more reactionary than the attitude of the most reactionary Czars. With regard to the subject of marriage, instances could be cited which provided an interesting comparison between the legislation applied to Russian serfs and that applied to the citizens of the Soviet Union, and by extension to individuals of foreign nationality. Mr. Cruz Ocampo mentioned provisions contained in the Czar Alexis Code of 1649, the Codes of 1497 and 1554, and ukases issued by

ce n'est là, de la part de ce Gouvernement, qu'une façon d'exprimer sa conception féodale de la souveraineté. Cette attitude, qui a eu pour effet de retarder la formation des Etats modernes, apparaît, à l'heure actuelle, comme un obstacle aux progrès de l'organisation internationale.

Cette conception réactionnaire doit s'expliquer par le fait que la politique étrangère d'un pays n'est que le prolongement à l'extérieur de sa politique intérieure.

En se prononçant contre la résolution 154 (VII) D du Conseil économique et social, la délégation de l'URSS a argué du fait que son pays n'avait aucune loi limitant le droit des épouses des ressortissants étrangers à quitter le pays.¹ C'est là, justement, reconnaître le bien-fondé de la plainte du Chili, qui soutient que l'on empêche, sans l'apparence d'une justification, les épouses d'étrangers de quitter l'Union soviétique.

Au Conseil économique et social, la délégation de l'URSS a exposé qu'il n'y avait, en Union soviétique, aucune loi interdisant aux hommes ou aux femmes de quitter le pays, mais que chaque cas était examiné individuellement.² M. Cruz Ocampo affirme qu'en vérité il n'a pu trouver de loi interdisant aux citoyens soviétiques de quitter leur pays, mais les autorités de l'URSS lui ont dit que, dans le cas de sa belle-fille, leur décision découlait d'une "mesure d'ordre général", et que si l'on permet à cette personne de partir, le Gouvernement se verra obligé d'accorder la même autorisation à toutes les épouses d'étrangers. Ainsi, l'affirmation selon laquelle chaque cas individuel bénéficie d'un examen distinct ne cadre pas avec les faits.

On ne peut pas en conclure, néanmoins, qu'aucune femme soviétique mariée à un étranger n'est autorisée à partir: beaucoup d'entre elles ont déjà obtenu cette autorisation. Il semble plutôt que ce soit là un privilège qui est réservé à celles qui ont la faveur de la bureaucratie de l'Union soviétique.

Il n'y a qu'un commentaire à faire de la conduite des autorités de l'URSS en la matière: c'est une version moderne de l'autocratie tsariste. A Genève, la délégation de l'URSS a prétendu aussi que ces refus d'autorisation ont pour objet de protéger les épouses soviétiques de ressortissants étrangers, qui, en quittant leur pays, sont exposées à la surveillance de la police étrangère et à des manifestations blessantes pour leur amour-propre national. Un tel argument, qui transforme les actes en question en de simples dispositions pratiques que prend le Gouvernement de l'URSS, n'est encore qu'une bien faible justification de cette violation des droits de l'homme, que ce Gouvernement s'est engagé à respecter.

Beaucoup de mesures du Gouvernement de l'URSS sont inspirées par des habitudes tsaristes; mais, dans nombre de cas, son attitude est bien plus réactionnaire que celle des plus réactionnaires des tsars. Sur ce sujet du mariage, on peut citer des cas qui offrent des points de comparaison intéressants entre la législation antérieurement appliquée aux serfs russes, et les lois qui s'appliquent actuellement aux citoyens de l'Union soviétique et, par extension, aux ressortissants étrangers. M. Cruz Ocampo fait mention des dispositions qu'on trouvait dans le Code

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, 210th meeting.

² *Ibid.*, 210th meeting.

¹ Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, 210^{ème} séance.

² *Ibid.*, 210^{ème} séance.

Peter the Great, Paul I, and Nicholas I which specified that serfs could not be liberated, returned to former masters, sold, or sent to colonies unless some provision were made for their families to accompany them. In cases of persons exiled to Siberia, their families were allowed to accompany them into exile if they so desired. The Czarist Government did not deprive its subjects of the freedom of disposing of their own persons in setting up a home with a foreigner and abroad. The Government of the Soviet Union, on the contrary, did deprive its subjects of that right. It would seem that the prohibition of marriage based solely on the difference of nationality was a more reprehensible arbitrary act than the abuses of Czarism. The old laws bore witness to a certain desire to limit arbitrary action and to take humanitarian considerations into account. The autocratic legislator endeavoured to some extent to avoid unnecessary injury, even in the case of serfs and criminals. The breaking of family links was a penalty which even in the remotest times had been reserved for the most serious offences. Nevertheless, in an era in which all the nations of the world had declared that they were uniting to proclaim their faith in the fundamental rights of man and in the dignity and worth of the human person, acts were being committed which, in practice, imposed the penalty of the severance of family links, even though the victims were guilty of no offences. Their only crime had been to enter into a contract in accordance with the USSR laws, the natural and legal consequences of which were not respected by the authorities of that country.

Against a tyranny which denied to free men rights which were possessed by serfs centuries ago, the only remedy was to denounce its acts before the United Nations, in order that the moral condemnation of the civilized conscience of the world might fall upon those responsible.

Having concluded the first part of his remarks, Mr. Cruz Ocampo then proposed that, in view of the late hour, the meeting should be adjourned.

The meeting rose at 6.0 p.m.

HUNDRED AND THIRTY-FIFTH MEETING

Held at the Palais de Chaillot, Paris, on Friday, 3 December 1948, at 10.45 a.m.

Chairman: Mr. R. J. ALFARO (Panama).

89. Continuation of the discussion on the question of the violation by the Union of Soviet Socialist Republics of fundamental human rights, traditional diplomatic practices and other principles of the Charter

Mr. CRUZ OCAMPO (Chile), continuing the statement he had begun at the 134th meeting, pointed out that the second paragraph of the Chilean draft resolution [A/C.6/296] stated that, by refusing to grant permission to the wife of Mr. Alvaro Cruz, who was the son of the former

du Tsar Alexis (1649), dans les Codes de 1497 et de 1554, ainsi que dans les oukases de Pierre le Grand, de Paul Ier et de Nicolas Ier: il y était spécifié que l'on ne pouvait ni libérer les serfs, ni les rendre à leurs anciens maîtres, ni les vendre, ni les déporter, sans prendre certaines dispositions pour que leurs familles pussent les accompagner. Quant aux exilés, leurs familles avaient la possibilité de les accompagner en Sibérie si elles le désiraient. Le Gouvernement des tsars ne privait pas ses sujets du droit de disposer de leur propre personne en fondant un foyer avec un étranger hors de Russie. Le Gouvernement de l'Union soviétique, au contraire, refuse ce droit à ses sujets. N'apparaît-il pas que l'acte arbitraire qui consiste à interdire le mariage en considérant uniquement la différence de nationalité est plus répréhensible encore que les abus du tsarisme. Les anciennes lois témoignaient d'un certain désir de limiter l'arbitraire et de tenir compte des considérations d'humanité. Le législateur des temps de l'autocratie a cherché, en quelque manière, à éviter de causer des maux inutiles, même lorsqu'il s'agissait de serfs et de criminels. La rupture des liens familiaux était un châtiment qui, même aux temps les plus reculés, était réservé aux crimes les plus graves. Et voici cependant qu'à une époque où toutes les nations du monde ont déclaré qu'elles s'unissaient pour proclamer leur foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, on commet des actes qui ne sont en réalité qu'un châtiment, comportant la destruction des liens de famille, dont les victimes ne se sont pourtant rendues coupables d'aucun crime. Leur seul crime a été de souscrire un contrat conforme aux lois de l'URSS, mais dont les autorités mêmes de ce pays ne reconnaissent pas les conséquences légales et naturelles.

A une tyrannie qui refuse aux hommes libres les droits dont, voilà des siècles, jouissaient les serfs, le seul remède est de dénoncer ses actes devant les Nations Unies, afin que la conscience du monde civilisé prononce la condamnation morale des responsables.

M. Cruz Ocampo, qui a terminé la première partie de son exposé, propose, vu l'heure tardive, que la séance soit levée.

La séance est levée à 18 heures.

CENT TRENTE-CINGUIEME SEANCE

Tenue au Palais de Chaillot, Paris, le vendredi 3 décembre 1948, à 10 h. 45.

Président: M. R. J. ALFARO (Panama).

89. Suite de la discussion sur la question de la violation par l'Union des Républiques socialistes soviétiques des droits fondamentaux de l'homme, des usages diplomatiques traditionnels et des principes de la Charte

M. CRUZ OCAMPO (Chili), poursuivant l'exposé qu'il a commencé à la 134^{ème} séance, signale que, dans le deuxième paragraphe du projet de résolution du Chili [A/C.6/296], il est précisé qu'en refusant à la femme de M. Alvaro Cruz, fils de l'ancien ambassadeur du Chili à Moscou, l'au-